



## UNE VOCATION

J'ajuste ma tenue, je lisse une mèche rebelle de mes cheveux par ailleurs bien disciplinés dans le chignon serré que j'ai pris l'habitude de faire chaque matin.

Je suis prête.

Je sors de ma chambre, ferme consciencieusement ma porte et remonte d'un pas allègre le long couloir où le bruit est étouffé par l'épaisse moquette. Tandis que j'attends l'ascenseur, je vérifie machinalement l'état de propreté de la console sur le côté. Je secoue la tête, les habitudes ne sont pas longues à se prendre.

*Que deviendrai-je en vieillissant ? Une gouvernante maniaque ?*

Je m'adresse un sourire moqueur en me regardant dans le miroir de la cabine. J'aime cet endroit, je suis fière de travailler dans l'un des plus prestigieux hôtels de Paris. Alors, au diable cette image que la glace me renvoie comme à un double qui ne se reconnaît pas !

Avec le temps, j'ai appris à accepter de paraître différente de ce que je suis au fond. À 23 ans, j'ai l'air d'en avoir 30. Mes longs cheveux auburn sont sévèrement noués sur mon crâne, mon maquillage léger est impeccable tout comme ma tenue : pantalon et chemisier invariablement noirs, mocassins à petits talons.

*Invariablement !*

Les règles de l'hôtellerie de luxe à la française ne souffrent pas l'approximation.

Ça ne me dérange pas vraiment. J'ai été une des rares de ma promotion à m'être coulée sans rechigner dans cet uniforme sombre. Ma scolarité à la *Butler Academy*, la plus réputée des écoles anglaises de majordomes, a parachevé mon cursus exemplaire. Toutes ces longues et parfois difficiles heures d'apprentissage m'ont propulsée, à un âge quasiment record, à cette place si convoitée de gouvernante.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le hall splendide et lumineux du palace. Je fais résonner mes talons sur les dalles de marbre blanc. Je lance un bonjour à un garçon d'étage qui se précipite dans l'escalier de service. Je passe saluer monsieur Richard, l'incontournable maître des clés, derrière son comptoir d'accueil, et j'entre dans le petit bureau situé en retrait sur la gauche.

— Bonjour, Cathie ! clame en souriant la secrétaire du directeur.

— Bonjour, Sandrine. Quelles nouvelles ?

— Il t'attend dans son bureau, m'annonce-t-elle en désignant la porte située de l'autre côté du couloir.

— Un problème ?

— Pas encore.

Sans trop chercher à comprendre ce que ses paroles énigmatiques peuvent signifier, je vais frapper à la porte de Monsieur Régis Morel, le directeur impressionnant d'un des palaces les plus réputés de la capitale, l'Hôtel White.

— Entrez, Catherine, et fermez la porte.

J'obtempère et je lui tends une main qu'il serre cordialement.

— Café ? propose-t-il aimablement.

— Je m'en occupe.

Joignant le geste à la parole, je me dirige vers la cafetière qui chuchote sur une petite table dans un coin de la pièce. Je verse deux tasses, sucre la mienne et reviens m'asseoir en face de

lui. J'ai l'habitude de nos rendez-vous aux aurores où il me donne les consignes ordinaires à ce genre d'établissement. Ce matin, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il semble contrarié. Il me remercie en se calant dans le fond de son fauteuil.

— Je suppose que quelqu'un de votre âge n'ignore pas qui est Matthew Dickinson, commence-t-il en cherchant un peu ses mots.

Quelle jeune fille normalement constituée de ce pays peut ignorer qui est Matthew Dickinson ?

Ce jeune acteur britannique est devenu en quelques mois la coqueluche du cinéma mondial. Son rôle de héros romantique dans l'un des plus gros succès cinématographiques de l'année dernière l'a propulsé à la une de tous les magazines people.

— Je n'échappe pas à la règle, confirmé-je en souriant.

— Dans ce cas, je vais faire de vous une jeune femme enviée de millions de fans. Philip Still, l'agent de Matthew Dickinson a pris une réservation dans notre établissement. Or, ce jeune homme a une réputation déplorable.

Monsieur Morel me tend les derniers numéros de la presse récupérés à l'accueil de l'hôtel. Les titres ne sont guère élogieux pour la star qualifiée de capricieuse et d'imprévisible malgré sa gueule d'ange, sa coupe de cheveux hirsute, ses yeux noisette irrésistibles et son physique à rendre jaloux les plus beaux mannequins hommes de cette planète.

— Que vient-il faire ici ? demandé-je en repoussant les magazines qui ont tendance à me faire rêvasser.

— Il vient faire la promotion de son dernier film. Il a décidé de rester plusieurs jours, c'est un vrai cauchemar.

— Et en quoi suis-je concernée ? Les VIP sont le domaine de Victor.

— Victor ne se charge que de l'organisation des rendez-vous avec la presse. J'attends de vous un tout autre service.

— Lequel ?

— Philip Still a émis le souhait que l'Hôtel White organise au mieux le séjour de sa vedette. Je vous dispense donc de vos attributions ordinaires et je vous mets au service exclusif de Monsieur Dickinson. Vous tâcherez de lui offrir ce qu'il veut quand il veut et d'être entièrement disponible le temps de son séjour ici. Vous parlez impeccablement anglais, vous avez presque le même âge et sans doute, le même langage, je suis certain que vous saurez canaliser les ardeurs destructrices de ce garçon. Nous ne pouvons pas nous permettre une mauvaise publicité jusqu'à Londres.

— Quand arrive-t-il ?

— Ce matin.

— Quelle chambre ?

— La suite blanche, évidemment.

— S'il doit tout démolir, ça promet !

— Eh bien, tâchez de faire en sorte qu'il ne détruise pas tout, Catherine, sourit monsieur Morel en guise de conclusion.

Je sors, perplexe et songeuse, du bureau du directeur. J'ignore en quoi va consister exactement ma « mission », mais j'appréhende déjà. Je traverse le hall et grimpe, à pied, les deux étages qui me séparent de la suite blanche. Cette chambre luxueuse est de loin la plus belle. Elle est réservée aux clients très fortunés ou aux personnalités que l'hôtel souhaite chouchouter. Le service des femmes de chambre est en voie d'achèvement. Mélissa fait en général du bon travail, je lui en demande de l'excellent, cette fois. Je fais ma tournée d'inspection comme à mon habitude. Je rectifie le pli du drap blanc, positionne différemment les coussins du canapé du séjour, traque la moindre trace de poussière en songeant que notre futur client se fichera probablement de cette perfection comme d'une guigne. Tout a l'air en ordre. Je remercie Mélissa et, tandis que je l'aide à remballer son matériel, le téléphone vibre

dans ma poche.

— Ils sont arrivés m'avertit personnellement monsieur Morel avant de raccrocher.

Je souffle un grand coup et je descends les escaliers à toute vitesse. Les garçons d'étage déchargent les bagages sur les chariots. Monsieur Morel m'adresse un petit signe afin que je le rejoigne.

— Catherine, je vous présente Monsieur Philip Still.

Je tends poliment la main à un homme d'une quarantaine d'années, légèrement bedonnant et au crâne rasé pour mieux dissimuler sa calvitie naissante. Une paire de petites lunettes rondes au cerclage doré complètent une image plutôt sympathique. Monsieur Morel poursuit en s'adressant à notre client.

— Mademoiselle Dutilleux est chargée de vous assister durant votre séjour dans notre établissement. Vous pouvez vous adresser à elle pour le moindre détail.

— Je suis enchanté, Mademoiselle, chantonne l'agent avec un accent anglais amusant. Matthew n'a pas émis d'exigences particulières. Je veillerai aussi à ce que tout se passe au mieux.

Charmant comme entrée en matière, ses propos ne me rassurent pas du tout. En parlant de la vedette, je ne la vois pas à l'horizon.

— Monsieur Dickinson est allé... se rafraîchir, ajoute Philip Still en constatant mon étonnement. Le voilà !

Un jeune homme négligé, casquette sur le crâne, lunettes noires sur le nez, pas rasé depuis plusieurs jours et pas plus lavé, à ce que j'en devine, se traîne en effet vers nous. L'agent se charge des présentations sommaires et, alors que je lui souhaite la bienvenue, la vedette m'ignore complètement.

— Où est ma chambre ? grogne-t-il en anglais, sans me saluer en retour.

*Super !*

— Si vous voulez bien me suivre, proposé-je en tournant le dos à ce malotru.

Légèrement inquiet, Monsieur Morel fronce les sourcils à mon passage en me voyant lui adresser un regard anxieux. J'envoie le garçon d'étage en avance avec la clé électronique de la suite. J'appelle l'ascenseur et cède la place à Philip Still et à la star des éboueurs. L'agent tente en vain de briser la glace, Matthew Dickinson garde le nez baissé à l'abri de ses verres fumés. Je les précède encore dans le couloir et je me charge de la visite rapide de la suite en compagnie du seul monsieur Still. Matthew Dickinson, lui, s'est affalé dans le canapé.

— Votre chambre est située juste à côté de celle-ci, je vous accompagne, Monsieur Still. Celui-ci m'emboîte le pas en jetant un regard déçu sur son protégé.

— Je suis désolé, il est un peu fatigué en ce moment, s'excuse-t-il.

— Je comprends, ne vous inquiétez pas. Si je peux vous être utile en quoi que ce soit, n'hésitez pas.

— Matt doit assurer la promotion de son dernier film, « Ultima ». Nous avons plusieurs télés et interviews cette semaine. Je vous avoue que j'ai beaucoup de mal à le faire sortir de son lit dans un état convenable. J'aimerais pouvoir compter sur votre aide, Mademoiselle.

— Appelez-moi Catherine, je vous en prie ! Je vais tâcher de faire de mon mieux. Monsieur Dickinson prendra-t-il ses repas ici ?

— Je l'espère, soupire-t-il, apparemment peu convaincu. Je vous donnerai son planning, ce sera sans doute plus simple pour vous organiser.

\*\*

— Alors, comment est-il ? glousse Sandrine en passant la tête dans l'encadrement de ma porte.

— Je n'en sais strictement rien. J'en vois plus sur cette photo que ce qu'il m'a été donné

d'apercevoir tout à l'heure, marmonné-je en lui tendant le magazine que le directeur m'a remis.

— Ah bon ? s'étonne-t-elle, déçue.

— Il est sale et sent mauvais, ajouté-je, peu amène.

— Ça confirme ce qu'en disent les journaux, dans ce cas. Ma pauvre, je te souhaite bonne chance et bon courage, me taquine-t-elle en s'éclipsant.

Comme convenu, Philip Still vient, quelques instants plus tard, me donner le planning de Matthew Dickinson. Pas un jour sans interview dont deux avec la presse écrite sont prévues dans le petit salon de l'hôtel. Je n'ai pas l'habitude de gérer ce genre d'événement, ça n'est pas dans mes attributions ordinaires. L'aide de Victor sera plus que nécessaire. Par ailleurs, sur les six jours que la star doit passer parmi nous, quatre prévoient un réveil sur le coup de huit heures. Je doute sérieusement que Dickinson soit capable d'émerger aussi tôt. Ça promet d'être sportif.

Plus l'heure du déjeuner approche, plus je stresse à l'idée de devoir retrouver ce triste sire. Je me faufile jusqu'aux cuisines pour vérifier si les instructions au sujet des repas commandés par Philip Still ont été suivies scrupuleusement. Apparemment, l'agent a choisi parmi les plats les plus prestigieux de la carte et je crains l'accueil de ces mets fins par un anglais de 24 ans plus habitué aux sandwiches qu'aux Saint-Jacques. Le service d'étage monte le plateau-repas à 12 h 30 précises. J'apprécie la ponctualité. J'en fais même un point d'honneur. Philip Still en personne nous ouvre et je remarque aussitôt la présence inattendue d'une troisième personne dont on ne m'a pas avisée.

— Catherine, entrez ! dit-il en regagnant le séjour. Laissez-moi vous présenter Hillary Jenkins, vous devez certainement avoir entendu parler d'elle.

La jeune femme ne m'accorde qu'un regard dédaigneux. Sous sa coupe de cheveux aux allures de perruque gothique, Hillary Jenkins, visiblement furieuse, fait face à Matthew Dickinson qui, pour l'occasion, a ôté ses lunettes noires. Je reconnais ainsi le visage des magazines. Le jeune acteur est vraiment très séduisant malgré son air sale et négligé. Je trouve extrêmement dommage un tel gâchis d'une beauté que plus d'un garçon lui envie.

— Dois-je rajouter un couvert pour Mademoiselle Jenkins ? demandé-je.

Dickinson se tourne brusquement vers moi et me dévisage tout à coup comme s'il me voyait pour la première fois.

— Euh, oui, si ça ne vous ennuie pas, Catherine, bredouille confusément Philip Still. Mademoiselle Jenkins doit accompagner Matt pour l'interview de ce soir. Ils partagent l'affiche d'Ultima, nous devons accorder nos violons, c'est bien ainsi qu'il faut dire ?

Je confirme très simplement en installant un couvert supplémentaire sur la table du déjeuner. Je laisse ensuite Lilian se charger du service et je redescends immédiatement pour déjeuner à mon tour au sein même des cuisines. Monsieur Morel m'y rejoint et s'inquiète de ma prise de service. Très honnêtement, je lui fais part de mes doutes.

— Pour le moment, ça va, mais je ne sais pas dans quoi j'ai mis les pieds ni ce que je dois faire.

— Vous n'allez pas tarder à le savoir, Still doit vous laisser son poulain dès demain. Ce sera à vous de le manager.

— Ce n'était pas prévu comme ça, m'insurgé-je.

— Avec ce genre de clientèle, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Mais je sais que vous êtes tout à fait capable de prendre ça en main, Catherine. Je vous fais totalement confiance.

— Et Hillary Jenkins ? Elle n'était pas prévue au programme, cette jeune femme.

— Elle est pour la concurrence, mais elle risque cependant de se montrer ici assez souvent. Ce qui est tout en notre faveur.

— Pour la promotion du film, oui, je m'en doute, acquiescé-je innocemment.

— Eh bien, Catherine, vous ne lisez donc pas les magazines ? La presse unanime leur prête une romance.

— Remarquez, ils sont bien assortis, aussi antipathiques l'un que l'autre.

— Vous voilà mauvaise langue, à présent ? me gronde-t-il gentiment.

— Pardonnez-moi cet écart de langage, Monsieur, mais je crains d'être malheureusement dans le vrai.

— Je ne vous blâme pas, Catherine, d'autant que je sais que votre opinion défavorable n'influera pas sur la qualité de votre service.

J'encaisse ce petit compliment qui me remet à ma place d'un hochement de tête et je m'apprête à débarrasser mon assiette vide.

— Il faut que je voie Victor. La réception des journalistes a lieu dans le petit salon, c'est ça ?

— Je lui en ai déjà touché un mot, il prépare la pièce pour demain, en effet.

— Merci, patron, soufflé-je, rassurée par l'organisation sans faille du responsable presse de l'hôtel

C'est à ce moment-là que mon portable se met à vibrer dans ma poche.

— Catherine ? C'est Philip Still. Pourriez-vous nous rejoindre dans la suite, s'il vous plaît ?

J'accepte en voyant mon dessert m'échapper et je me hâte vers le second étage. L'agent m'ouvre la porte avec un air vaguement gêné, et je comprends mieux son embarras après avoir franchi le seuil du salon. Un cyclone a parcouru la pièce. Le canapé blanc est maculé d'une tache de vin rouge. Le verre gît brisé au sol ainsi qu'une assiette dont le contenu presque complet a été répandu sur le tapis.

Dickinson se tient debout, le nez collé à la fenêtre tandis qu'Hillary Jenkins a complètement disparu. Probablement a-t-elle quitté l'établissement pendant que je déjeunais. On ne m'en a rien dit en tout cas. Ce qui est sûr, c'est que les deux stars ont dû se chamailler en se jetant le repas à la figure. À en juger à l'aspect de Dickinson, il a évité les projectiles. Je me demande l'espace d'un bref instant si Jenkins a apprécié la sauce autant que le pauvre tapis. Still s'éloigne pour aller passer un coup de fil dont j'entends les échos. Il semble à ce que je comprends que le ténébreux Matthew assurera seul l'interview télévisée du soir. La bagarre aura donc fait une autre victime en dehors du mobilier. Je contemple d'un air navré le tissu blanc du canapé auréolé de rouge sombre. À en juger l'ampleur des dégâts, je n'ai pas 36 solutions, j'appelle Mélissa à la rescousse. La jeune femme me rejoint après quelques minutes avec son nécessaire de nettoyage et nous nous mettons toutes deux au travail.

— Tu crois que le détachant va suffire ? demandé-je tout bas en la voyant faire grise mine devant le sofa.

— Pas comme ça, en tout cas. Je crois que le mieux est de le déhouser et de laisser la blanchisserie s'en charger.

J'abonde en son sens. Tandis que j'aide Mélissa à venir à bout de sa tâche, je jette un coup d'œil en direction de l'irascible vedette. Dickinson est resté planté à la fenêtre sans un mot d'excuse ni même un regard. Je sens une colère sourde m'envahir. Malgré mon rang et mes fonctions subalternes, j'éprouve la furieuse envie de lui faire savoir ce que je pense de son attitude afin de prévenir d'éventuels risques futurs.

— Dites-moi si je dois m'attendre à d'autres incidents de ce type, Monsieur Dickinson, attaqué-je en conservant la plus grande courtoisie possible. Je pourrai prendre mes précautions quant aux housses de canapé. Je veillerai ainsi à les choisir autrement que blanches. Si cela ne vous ennuie pas trop, bien évidemment.

— Quel âge as-tu ?

Sa question tranchante et sans rapport avec l'incident qui me préoccupe me désarçonne.

— En quoi est-ce important ?

— Quel âge ?

Son insistance m'oblige à répondre sur le même ton sec.

— J'ai vingt-trois ans.

Il se met soudain à ricaner bêtement. Je ne sais pas trop qu'en penser. Alors, bien que cette démarche puisse paraître inconvenante, je me risque à le lui demander.

— Puis-je savoir ce qui vous amuse à ce point ?

— À ton âge, on se soucie rarement de cette façon d'une housse de canapé, lâche-t-il entre ses dents.

— Peut-être, mais c'est mon travail que de m'en soucier.

Sur ces mots, je fais demi-tour vers la sortie.

— Je t'ai vexée ? s'écrie-t-il dans mon dos.

Sans daigner me retourner, je lui balance un « non » mensonger avant de claquer la porte. Quelques minutes plus tard, Still passe chez moi juste avant son départ en compagnie de sa star rebelle.

— Merci, Catherine. J'essayerai que ça ne se reproduise pas.

Son sourire faussement innocent ne dispense en rien son poulain. Je ne manque pas de le lui signaler à ma façon.

— Le blanchisseur me fera parvenir la facture, je la monterai personnellement à Monsieur Dickinson dès que je l'aurais reçue. Je crois qu'il aura à cœur de la régler indépendamment du reste de son séjour ici.

— Euh... oui, bien sûr, vous avez... tout à fait raison. Bonne soirée, Catherine bredouille-t-il en prenant très vite le chemin de la sortie.

— Bonne soirée, Monsieur Still.

C'est peut-être idiot, mais ça me fait beaucoup de bien.

Je quitte mon service après avoir vérifié les plannings des employés du lendemain matin. En dehors de mes heures de travail, je dispose d'un studio minuscule à quelques stations de métro de l'hôtel, mais depuis que j'ai décroché ce poste, je passe ici le plus clair de mon temps. Aussi, lorsque je suis de permanence, comme c'est le cas durant le séjour de l'Anglais, j'occupe une petite chambre au dernier étage. Et ce soir, je ne suis pas fâchée de la regagner. Je décroche la barrette qui maintient mes cheveux serrés. Ce seul petit geste me rend à ma véritable identité. Je respire un grand coup et j'allume la télé. Je zappe rapidement jusqu'à tomber presque par hasard sur le fameux journal où Matthew Dickinson casse en direct son image de beau gosse. Il répond dédaigneusement à la journaliste qui semble aussi déçue qu'embarrassée de le voir si négligé et peu enclin à accorder le moindre mot sympathique. Ce n'est plus une promo, c'est une entreprise de démolition en règle. Je commence à comprendre pourquoi Hillary Jenkins a refusé d'y participer. La prestation désastreuse de Matthew Dickinson au journal se heurte au rôle qui l'a rendu si célèbre. J'ai du mal à croire qu'il peut être à la fois cet acteur torturé et asocial et jouer avec tant de justesse les héros romantiques.

Quelque chose cloche, mais quoi ?

Ce n'est pas à moi de m'en soucier, après tout.